

Les vents convergents de Lili Maxime



Steve
Bergeron

steve.bergeron@latribune.qc.ca
SHERBROOKE

Si le ciel voulait faire un signe à Lili Maxime, il a vraiment mis le paquet. Trois semaines après Katrina, deux jours avant Rita, l'auteure estrienne remportait le prix littéraire France-Acadie pour son roman *Ouragan sur le bayou*. Cinq jours plus tard, la voilà qui lance officiellement *La sang-mêlé du bayou*, le deuxième volet de sa trilogie romanesque *Ma chère Louisiane*.

«Même que Katrina et Rita me forcent à réécrire une partie du troisième volet, qui devrait paraître dans un an, et dont l'histoire va jusqu'en 2007. Crystal, la sang-mêlé que l'on voit de 2 à 17 ans dans le deuxième roman, s'installe à la Nouvelle-Orléans. Katrina et Rita sont des événements tellement majeurs que je ne peux les passer sous silence.»

Lili Maxime est une des rares Québécoises à avoir remporté le prix France-Acadie, qui existe depuis 1979. Pour être admissible, il faut soit être Acadien, soit être publié par une maison d'édition acadienne (La grande marée pour Lili Maxime). L'auteure a aussi fait des Acadiens du sud, les Cajuns ou Cadjins comme on devrait mieux l'écrire, le cœur d'*Ouragan sur le bayou*.

«*La sang-mêlé du bayou* ressemble davantage à un road movie. Deux des principaux personnages, le Cadjin David Leblanc et l'houma Margaret, quittent le bayou Lafourche, près de la Nouvelle-Orléans, en quête de leurs origines. En fait, David recherche la belle sociologue dont il est tombé amoureux et qu'il croit retournée chez elle, au Lac-Saint-Jean. Mais il bifurquera vers l'Acadie, vers les lieux de la déportation», souligne cette Jeannoise d'origine.

Dans les années 1970, Lili Maxime a mené des recherches comme sociologue au bayou Lafourche, en Louisiane. Elle y a passé sept années, s'y est fait de nombreux amis, a appris la langue locale, a même découvert le peuple autochtone des bayous, les Houmas, qui parlent français. «Actuellement, ils sont les véritables gardiens de la langue cadjin, plus que les Cadjins eux-mêmes.»

Des nouvelles du bayou

Le prix France-Acadie est accompagné d'une bourse de 1000 euros. Lili Maxime ira passer une semaine en France en novembre, où elle rencontrera quelques représentants du milieu littéraire et de la diplomatie. Elle sera aussi invitée à donner des conférences et des séances de signature dans quelques villes de l'Hexagone.

«J'étais déjà heureuse d'être au nombre des quatre finalistes», dit celle qui s'est démarqué parmi une cinquantaine d'ouvrages, dans la catégorie *création littéraire*.

«Recevoir des prix régionaux ou québécois, c'est très touchant. Mais quand la reconnaissance vient d'en dehors de nos frontières, c'est le summum. Ça donne plus de force, de sécurité dans l'écriture, et l'envie de pousser encore plus loin», ajoute l'écrivaine et chanteuse.



imacorn, Claude Poulin

L'auteure Lili Maxime lançait hier aux Loubards le deuxième tome d'une trilogie romanesque baptisée *Ma chère Louisiane*, cinq jours après que le premier tome, *Ouragan sur le bayou*, eut remporté le prix France-Acadie 2005. La suite s'intitule *La sang-mêlé du bayou*. Les ouragans Katrina et Rita forcent l'auteure à réécrire une partie du troisième tome, qui était presque terminé.

Dès l'annonce qu'elle était choisie comme lauréate de 2005, Lili Maxime a téléphoné à ses amis du bayou Lafourche.

«Depuis Katrina, on s'appelle presque tous les jours. Ils ont été évacués au Texas après l'ouragan, mais ils sont revenus quelques jours plus tard. Le bayou Lafourche a été épargné, mais ils sont quand même tristes pour la Nouvelle-Orléans. C'est comme si, pour nous, Montréal était inondée», dit celle qui a vécu plusieurs

ouragans pendant ses années de recherche en Louisiane.

Dans *La sang-mêlé du bayou*, Lili Maxime entraîne ses personnages sur les traces de nombreux peuples autochtones d'Amérique du Nord, jusqu'au Mexique, chez les Mayas.

«Je crois beaucoup à la survie des cultures et les Amérindiens nous lancent des cris de détresse. Derrière certaines revendications violentes

se trouvent des peuples longtemps ignorés, mais qui veulent pourtant faire partie de la société. J'aime leur vision du monde, leur façon d'être, leurs valeurs traditionnelles, différentes des valeurs occidentales. Mais les réserves indiennes ont tué leur culture.»

«J'ai tout de même essayé de ne pas les présenter comme des victimes. Ce qui m'intéresse, c'est leur force de survie.»